

## **La mélancolie romantique et Schopenhauer**

**Dorra Barhoumi**

**Université de Gafsa, Tunisie**

### **Résumé :**

La philosophie et la littérature sont, certes, deux disciplines différentes. Chacune possède son propre style et ses propres caractéristiques. Cependant, la philosophie pourrait être plus accessible et mieux comprise si une notion philosophique est appuyée par un exemple littéraire; et la littérature pourrait aussi être plus riche et enrichissante, inspirée et inspirante quand on y applique de la philosophie. En effet, prenons l'exemple de la mélancolie romantique propre aux grandes figures de la littérature française du XIX siècle, à savoir Chateaubriand, Hugo, Madame de Staël, De Musset ou autres ; nous trouvons que le sentiment mélancolique de 'mal du siècle' évoqué dans leurs écrits, trouve son apogée dans la philosophie pessimiste de Schopenhauer. Ce dernier donne un véritable sens approfondi au sentiment de 'mal du siècle' par son étude philosophique des notions de l'ennui et du pessimisme existentiels.

**Mots clés : Littérature, philosophie, romantisme, mélancolie, Schopenhauer.**

L'une des définitions de la philosophie est parfois de produire une méditation constante du sens de la vie, de son origine, de son créateur et des systèmes ou idéologies qui prétendent la diriger et la gouverner. Elle se présente, en outre, comme une identification des phénomènes qui caractérisent le monde et qui l'identifient en tant qu'abri, lieu d'occurrence de l'être mais aussi en tant que facteurs agissant dans sa destruction ou sa dégénérescence.

La philosophie consiste à mettre en exergue ce que l'être ne parvient pas à observer, à apprécier et à comprendre de la vie, et à exhiber les véritables contenus des rapports qui attachent l'homme à son monde. Si l'on arrive à comprendre pourquoi la vie nous apparaît-elle tantôt agréable et bénéfique et que le monde qui nous abrite nous apparaît tantôt médiocre et oppressif, il s'agit du résultat du travail spécifique au mode de pensée de la philosophie qui nous permet de concevoir clairement et raisonnablement ce qui nous apparaît ambiguë.

C'est dans cette perspective que la philosophie d'Arthur Schopenhauer se présente comme un acte d'étonnement et de méditation devant le phénomène de l'ennui qui poursuit l'être et qui définit aussi bien sa vie entière que le rapport qui le lie avec le monde dans lequel il se retrouve. Cet ennui est alors le véritable déclencheur de la philosophie du pessimisme. Quant à la littérature, il s'agit de l'étude d'une façon d'être, d'un état d'âme et d'un rapport ou de plusieurs rapports qui lient des personnages l'un à l'autre pour ainsi construire une fiction et une histoire et surtout une critique.

La littérature contrairement à la philosophie met en scène des agencements imaginaires et sensibles, une fiction qui, par le moyen de ses modalités narratives et expressives propres, travestit le réel, joue allègrement sur les dimensions aussi bien subjectives que sociales pour ensuite se donner le loisir de les critiquer, les disséquer, les stigmatiser ou les exalter. La littérature cherche à reproduire, à imiter le vécu pour s'autoriser à le critiquer : elle reconstruit l'architecture d'une condition humaine et en dessine les traits et arcanes obscurs.

Elle assume l'audace des réflexions abstraites et métaphysiques qui servent à redéfinir une notion et à démontrer des enchaînements de causalité. Autrement dit, l'objet de la littérature en tant que production langagière, rhétorique fondée comme forme artistique, tente de remodeler ces dispositifs relationnels en exposant leurs manifestations dans la condition humaine à travers des flux réflexifs qui s'emparent des discours abstraits, des concepts métaphysiques ou des inventions esthétiques.

Quand on prend quelques exemples de la littérature romantique, on pense souvent à l'histoire du personnage Corinne de Mme de Staël, cette poétesse italienne de grand talent délaissée par celui qu'elle aime à cause des préjugés et des conventions sociales. Le personnage d'*Adolphe* de Benjamin Constant est l'incarnation de l'homme victime de l'enjeu macabre de son désir qui le conduit vers la solitude. Quant à *Oberman* de Senancour et *René* de Chateaubriand, leurs histoires sont des récits autobiographiques qui critiquent la mauvaise condition humaine dans laquelle pourrait se projeter tout un chacun. L'un est en proie au mal de vivre et l'autre est victime du désenchantement. Ces deux personnages analysent par le biais des mots les tourments de leur âme.

Le mal de vivre et le désenchantement prennent une nouvelle dimension toujours dans le contexte de la littérature romantique à travers la littérature historique notamment de Victor

Hugo, qui par son imagination épique arrive prodigieusement à faire ressurgir le passé et à animer les souvenirs du bon vieux temps glorieux. Les romans *Notre-Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Quatre vingt-treize* en sont la preuve. C'est alors par le truchement de cette littérature romantique que la notion « mal du siècle » devient le slogan de toute une génération déçue dans ses rêves de grandeur et souffrant d'un ennui destructeur et fatal.

« L'ennui, « un » ennui : sont deux mots identiques mais qui se différencient par le sens de l'article défini du premier et indéfini du deuxième. L'ennui est défini selon la philosophie schopenhauerienne comme le sentiment qui caractérise tout l'homme et qui définit l'existence de façon générale (d'où l'idée de l'objectivité), et un ennui est un sentiment propre à la génération romantique, celle de 1789 – la Révolution- jusqu'à 1830 –la Restauration-.

La question que l'on se pose maintenant est de bien savoir s'il y a un rapport entre l'ennui schopenhauerien et l'ennui des romantiques ? Autrement dit, peut-on définir l'ennui romantique par l'étude de l'ennui schopenhauerien ? Puis, si la philosophie est un « étonnement » et une idée observée, et que la littérature se présente sous forme d'une fiction à raconter, peut-on alors dissocier une idée observée d'une fiction racontée ? Par ailleurs, peut-on évoquer ou mieux comprendre une réflexion philosophique sans l'appliquer à une fiction ?

Lire le texte littéraire à la lumière de la philosophie est une méthode qui sert à prouver la pertinence et la légitimité d'une réflexion philosophique induite par une histoire fictive. Cette réflexion permet à son tour d'illustrer une idée philosophique objective au moyen formel d'une écriture littéraire subjective. L'idée objective c'est l'idée d'une philosophie bien déterminée qui concerne l'existence, la vie et l'être de façon générale ou le rapport qui lie ces trois éléments et l'écriture littéraire subjective est celle qui appartient à un écrivain appartenant lui-même à une école littéraire spécifique (l'école romantique, réaliste, naturaliste, surréaliste etc.). Pour être plus clair, on va tenter d'appliquer une idée philosophique traitant de l'être et de son rapport à l'existence en l'occurrence celle de Schopenhauer tout en se focalisant sur la notion de la mélancolie ce sentiment inéluctable et indispensable pour toute réflexion philosophique et toute création littéraire.

La mélancolie fut abordée très tôt par Aristote qui la fondait en puissance créatrice, comment cet « état » d'âme était comparé à une capacité singulière qui se forge dans une sorte de solitude réflexive et non végétative. Baruch Spinoza l'évoque pour la distinguer des « passions tristes » qui selon son opinion diminuent gravement la capacité de « l'agir » humain. René Chéreau et Guy Hocquenghem dans l'ouvrage qu'ils ont écrit en commun *L'âme atomique* s'accordent avec l'idée aristotélicienne considérant la mélancolie comme le lot et le destin des artistes, des poètes et des philosophes.

Par ailleurs, on distingue la dimension négative de la mélancolie que correspond à cette pathologie collective qui a semblé affecter des générations d'hommes de la littérature allégorique et philosophante comme Dante Allighieri qui dans sa « *Divina Comédia* » réprésentait la figure biblique des « acédias » (it. Accedia), figures lugubres et infernales de ceux qui ont perdu le goût et la saveur de la vie, sorte de dévots vivants, apathiques. Nous sommes loin de cette latence réflexive qui, du désenchantement engendre la fureur torturante et la révolte logique.

Dans la littérature romantique du début du XIX<sup>e</sup> siècle, la mélancolie est non seulement le signe distinctif de l'écrivain ou de l'artiste mais elle désigne une manière choisie d'exister au monde. La mélancolie résultat d'une angoisse existentielle est le sentiment ineffable d'un amour de la rêverie impossible, de la solitude obsessionnelle, d'un chagrin sans cause et sans fin et d'une tristesse inhabituelle et parfois inopinée. « *La mélancolie*, écrit Jean Roudaut, *n'est plus une maladie subie mais élue.* »<sup>1</sup> (*Magazine littéraire octobre - novembre 2005*).

La tristesse de ne pouvoir faire de l'action la sœur du rêve, ce dont Chateaubriand, Vigny, Musset et Hugo ont souffert différemment dans la nostalgie de « l'épopée impériale », les écrivains la revendiquent comme une façon de concevoir l'existence. La mélancolie est une réaction légitime par rapport à la situation sociale déplorable de leur époque dramatique. En effet, on désigne souvent sous le nom générique de « mal de siècle » le sentiment de l'âme avide d'infini, assoiffée d'absolu mais qui se heurte au vide, c'est le sentiment de frustration et du désenchantement qui résultent du décalage entre les aspirations des romantiques et les possibilités que leur offre le moment historique. Le mal de René devient le mal du siècle. Les romantiques d'après 1830 souffrent surtout de leur société bloquée où la tyrannie de l'argent est plus impitoyable que naguère celle du rang et de la naissance. Ils se lamentent de leur condition ignoble, des valeurs galvaudées, ils se lassent des efforts inutiles, ils s'ennuient et se perdent dans le labyrinthe de la mélancolie.

Les romantiques se sont voués à se reconstruire, à renouer le dialogue avec l'épopée et la gloire d'antan ; cependant c'est toujours la déception et l'ennui qui triomphent. Les efforts demeurent sans cesse infructueux et l'envie se heurte inéluctablement à l'ennui. L'échec est l'origine du monde. Lamartine député lance à la tribune de la chambre, le 10 janvier 1839, ce diagnostic qui est en même temps une accusation contre la parti au pouvoir : « *La France est une nation qui s'ennuie... Vous avez laissé manquer le pays d'action.* »<sup>2</sup>

L'ennui selon la génération de 1830 n'est donc pas d'une vie qui s'étirole et d'une énergie qui se réduit au néant à force de se nouer dans le rêve et l'irréel ; c'est plutôt l'expression d'un effort vain, d'une attente frustrée et des aspirations déçues. Didier Raymond écrit à ce propos : « *L'ennui romantique, illustré par Chateaubriand ou Byron, et l'ennui symboliste de Baudelaire, Mallarmé, Flaubert et beaucoup d'autres, se ressemblent assez : ils ont en commun une même origine, la déception. Qu'elle soit jugée par les romantiques ou par les symbolistes, l'expérience de la vie doit répondre à un acte identique : de n'être pas à la mesure des aspirations de l'homme, de décevoir les espérances naturellement placées en elles.* »<sup>3</sup>

Lamartine, l'homme du début du siècle, ce cœur simple se demande pourquoi « *son âme est triste* » dans le poème 9 du livre III des *Harmonies poétiques et religieuses*. Las et impuissant face à ce monde énigmatique qui l'abrite, il se demande : « *Et qu'est ce que la terre ? (...) Et qu'est ce que la vie ? (...) Et qu'est ce que la gloire ? (...) et qu'est ce que l'amour ?* ». Puis il se demande encore : « *Et sentais-tu ce vide immense, / Et cet inexorable ennui, Et ce néant de l'existence... ?* » (*Hymne de la mort*).

<sup>1</sup> Jean Roudaut, « *La dépression : de la mélancolie à la fatigue d'être soi* », Magazine littéraire, octobre, novembre, 2005.

<sup>2</sup> André Vial, *Faits et significations*, Nizet, 1973, p. 103.

<sup>3</sup> Didier Raymond, *Schopenhauer*, Seuil, 1986, p. 142.

Schopenhauer l'homme de la fin du siècle répond : « *Nous sommes éveillés et nous nous éveillerons de nouveau ; la vie est une nuit qui comble un vaste rêve, lequel devient bien souvent un oppressant cauchemar* ». Il écrit dans un autre texte : « *Avoir l'esprit philosophique, c'est être capable de s'étonner des événements habituels et des choses de tous les jours, de se poser comme sujet d'étude de ce qu'il y a de plus général et de plus ordinaire.* »<sup>4</sup>

En effet, l'écriture poétique apparaît comme le miroir d'une réflexion philosophique qui reflète par son contenu, par ses syllabes, par sa ponctuation et par ses figures stylistiques les interrogations, l'enchaînement et l'analyse propres au style philosophique. Or, quand cette tentative échoue et que la réponse demeure introuvable, l'existence est donc vécue comme une question sans réponse acceptable et valable. La poésie et la littérature apparaissent comme l'écriture en quête d'une issue salvatrice et satisfaisante. C'est ici que la philosophie intervient pour frayer le chemin de la vérité et donner satisfaction aux énigmes existentielles que la littérature cherchait vainement à décrypter.

La mélancolie littéraire est issue alors d'un ennui existentiel. Schopenhauer explique cet ennui comme le travail insidieux de notre volonté qu'est caractérisée d'opposition et assoiffée de malheur. Vouloir vivre c'est vouloir observer, c'est vouloir s'étonner, c'est vouloir savoir la vérité puis c'est ne plus vouloir la savoir et donc c'est vouloir souffrir et s'ennuyer de la vie spleenétique. Quand le vouloir nous mène au néant et nous réduit au vide, l'ennui accable notre être et la mélancolie dévore notre envie d'être pour finir par ne plus vouloir vivre.

L'ennui qui obsède, donc, les écrivains romantiques s'avère être selon Schopenhauer l'origine du monde et la cause de la mélancolie existentielle. Aussi, on vit pour s'ennuyer et nul ne peut fuir son destin trompeur et ennuyeux. Le bonheur est de courte durée et le malheur, en revanche, est durable.

Le héros du mal de siècle René, de Chateaubriand, déclare à ces propos : « *On m'accuse d'avoir des goûts inconsistants (...). Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sais que j'aime la monotonie des sentiments de la vie et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je la cherchais dans l'habitude. (...) Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle ; bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.* »<sup>5</sup>. Dès lors, le malheur de René se présente à travers la douleur aigue de son âme, à travers l'inquiétude existentielle de son être perdu, par le truchement de l'angoisse métaphysique et par un sentiment de décalage affreux qui l'aliène et le sépare plus profondément du monde extérieur hostile et effrayant. Le mal de René est le mal de tout un siècle qui souffre d'un déséquilibre scabreux entre le plein et le vide, le rien et le tout, le Spleen et l'Idéal, Satan et Dieu, le rêve et la réalité. La solitude et l'aphasie deviennent le refuge d'un être qui sombre dans la mélancolie et qui est hanté par le pessimisme.

<sup>4</sup> Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, 1992, p.852.

<sup>5</sup> René de Chateaubriand, *René*, Petit poche, 1997, p.166

Le cas d'Adolph, le héros romanesque de Benjamin Constant est une autre figure emblématique qui incarne et prévoit le pessimisme schopenhauerien. Adolphe se lamente amèrement de l'ennui qui harcèle son être et qui détruit sa vie. Il déclare en parlant de son dégoût éprouvé vis-à-vis de son entourage et de l'ennui qui l'obsède : « *Je n'avais de haine contre personne, mais peu de gens m'inspiraient de l'intérêt ; or les hommes se blessent de l'indifférence ; ils l'attribuent à la malveillance ou à la l'affectation, ils ne veulent pas croire qu'on s'ennuie avec eux naturellement. Quelques fois ils cherchaient à contraindre mon ennui : je me réfugiais dans une taciturne profonde.* »<sup>6</sup>

Retiré et contrarié, Adolphe se lasse de sa vie monotone et de la turpitude de son environnement factice. Par ailleurs, victime de l'enjeu pernicieux et exécrationnel du désir, il se retrouve piégé par ses propres sentiments illusoires ; et il se morfond de sa bien-aimée après l'avoir éperdument désirée et aimée. Ainsi, Adolphe se retrouve soumis et impuissant face à l'absurde logique de son désir. Soit il est victime du manque excessif du désir, soit il est victime de l'excès de ce même désir. La possibilité ou l'impossibilité de combler ce sentiment mènent l'être vers le même malheur, et leurs résultats s'avèrent être unique ; il s'agit de l'ennui.

Le pessimisme selon Schopenhauer est un sentiment issu de ce double mouvement qui s'effectue sans arrêt entre l'ennui et le désir. L'homme devient dès lors la victime de ce jeu perpétuel qui l'oblige tantôt à vivre pour ainsi parvenir à une finalité, tantôt de s'enfuir parfois d'une vacuité temporelle et surtout d'un désir ennuyeux. Didier Raymond écrit en parlant de Schopenhauer :

« *Aussi admet-il, entre la fin du désir et le début de la satiété, le temps de l'expérience d'un bonheur ; il est temps, si court soit-il, pendant lequel le fruit se change en délice ; (...) et voilà pourquoi l'ennui, qui exprime l'impossibilité de l'expérience du plaisir, est nécessairement la clef de l'expérience pessimiste. (...) L'homme n'est pas mû par un seul mouvement, mais par deux, ou plutôt par le jeu de ces deux mouvements complémentaires. Le premier va du désir à l'ennui, le second de l'ennui au désir. (...) l'homme schopenhauerien (...) est un homme en fuite : il ne se dirige jamais vers l'avant, il a constamment le dos tourné.* »<sup>7</sup>

Ainsi, pourrait-on comprendre l'influence du malheur antécédent ou l'obsession de l'ennui antérieur qui ont pu discrètement prédominer cet être qui vacille entre le passé et le présent, entre le désir et l'ennui : l'homme est régenté par la souffrance et la douleur. Sa vie est alors la représentation exemplaire de tout « vouloir » qui mène inéluctablement vers un besoin, vers une envie, vers un désir, vers un manque, vers l'ennui ; bref vers une douleur. L'homme est donc la proie d'une existence absurde basée sur le pessimisme. Et c'est, bien évidemment, cette douleur qui résulte de l'absurdité de la vie humaine qui a marqué les récits phares de Chateaubriand et de Constant.

La peine existentielle qu'endure l'homme est le résultat des lois impitoyables du désir et donc de l'absurdité de la condition humaine. Le sujet humain est soumis à la logique insensée du désir et ne semble avoir aucune chance de trouver le véritable bonheur durable ; c'est à partir de cette idée appuyée par la philosophie pessimiste de Schopenhauer que l'on pourrait étudier le désir frustré de René, l'oscillation permanente entre le plaisir et le déplaisir

<sup>6</sup> Benjamin Constant, *Adolphe*, Classiques de poche, 1995, p.93

<sup>7</sup> Didier Raymond, *Schopenhauer*, ibid, p. 129-132.

d'Adolphe. L'ennui ou le sentiment de l'incomplétude s'avère être la cause indéniable de leur mal d'être. Telle est l'explication de « la misère du cœur humain » selon Benjamin Constant.

La condition humaine est vouée à être accablée et soumise à la loi tragique du pessimisme selon Schopenhauer. Ainsi le bonheur n'existe ni par le désir ni par l'amour ni par la satisfaction : c'est plutôt la souffrance qui résulte du désir excessif ou éternellement inassouvi, de l'amour flétri, de l'ennui. Dans le même contexte Todorov écrit : « *Telle est donc la tragédie quotidienne du désir. J'aime ; mais je n'ai que le choix entre deux malheurs : ou l'objet de mon amour répond à la demande, et le désir meurt : où il ne le fait pas, et le désir est frustré. Constant y voit une finalité et affirme que sa mise en évidence a été son dessein dans Adolphe. La vie humaine tout entière se réduirait-elle à un tel « choix de maux ? »* »<sup>8</sup>

Schopenhauer et sa philosophie pessimiste expliquent le « choix de maux » à travers la problématique de l'ennui ainsi que sa dominance dans la vie humaine. On s'ennuie du malheur mais surtout de l'absence d'une expérience véritable de bonheur : « *Tout aussi étonnante, écrit Didier Raymond, et tout aussi scandaleuse est la révélation du fait que l'homme, qui est déjà exposé au malheur, « capable » de malheur, est, d'autre part, incapable de bonheur. Autrement dit, l'expérience du malheur ne suffit pas à produire l'étonnement philosophique tel que le conçoit Schopenhauer ; il y faut aussi l'expérience de l'impossibilité du bonheur : et c'est là, nous le verrons, l'expérience de l'ennui.* »<sup>9</sup>

Cela étant, la fiction ou la poésie nous expose une trame textuelle ou une poéticité et nous parle d'un mal, d'une angoisse, de la mélancolie et de l'ennui ; cependant la philosophie nous permet de pénétrer dans le tréfonds de ces sentiments pour mieux comprendre la cohérence, la construction, le système et la loi de la vie et de l'existence. La littérature nous évoque les acteurs du mal et du malheur, et la philosophie nous illustre l'essence même de ce mal et son origine.

En bref, l'école romantique nous définit la douleur d'être et d'aimer, nous présente le mal de vivre et le malheur d'exister au sein d'une société contrariante et liberticide, et la philosophie schopenhauerienne nous démontre les cause et l'essence même du mal d'être et du malheur social l'ennui et le pessimisme en sont, sans doute, les causes.

Donc, quand on applique une réflexion philosophique à une histoire, à un sentiment et à une façon d'être, l'explication et la compréhension octroient une dimension plus large et plus instructive. La philosophie permet de s'immiscer dans l'essence même de l'écriture romanesque afin de permettre, justement, de mieux comprendre non seulement le déroulement des événements mais surtout la cause du déclenchement de chaque événement. Par ailleurs, la littérature permet de simplifier la compréhension d'une idée philosophique en l'illustrant, en l'incarnant, lui donnant un corps, un caractère, une présence. Elle est l'outil provocateur par excellence : la fiction permet de s'imprégner, et ce à travers le travail de l'imagination, de l'histoire des faits, et d'être passionné par la réflexion philosophique qui permettra de goûter, d'expérimenter et d'approfondir un savoir, une vision, une spiritualité et à dépoussiérer le

<sup>8</sup> Tzvetan Todorov, *Benjamin Constant*, Hachette, 1999, p. 104.

<sup>9</sup> Didier Raymond, *Schopenhauer*, ibid, p.187.

non-dit et le latent. C'est dans ce contexte que la philosophie complète la littérature et que la littérature facilite le sens de la vocation philosophique malgré sa complexité.

### **Bibliographie**

- Didier Raymond, *Schopenhauer*, Seuil, 1986.
- Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, PUF, 1992.
- Aurélie Maure, *La question de la mort dans la philosophie de Schopenhauer*, éd. Dharama, 2003.
- André Vial, *Faits et significations*, Nizet, 1973.
- Jean Starobinski, *La mélancolie au miroir*, éd. Julliard, 1997.
- Marie-Claude Lambotte, *Le discours mélancolique*, éd. Economica, 2003.
- André Comte-Sponville, *L'être-temps*, PUF, 1999.
- René de Chateaubriand, *René*, Petit Poche, 1997.
- Benjamin Constant, *Adolphe*, Classiques de poche, 1995.
- Tzvetan Todorov, *Benjamin Constant*, Hachette, 1999.